

Impressions picardes

PAR VINCENT QUÉAU

Réouverture du musée de Picardie, Amiens

À partir du 1^{er} mars 2020

Conservateur en chef

du patrimoine : Laure Dalon

Architecture et muséographie :

Catherine Frenak et Béatrice Jullien

La renaissance d'une collection publique
marque toujours un événement,
surtout quand, comme pour le musée de Picardie,
la jouvence, scandée d'ouvertures partielles,
s'est étalée sur dix ans.
Résultat ? Une demi-teinte.

L'histoire pourrait commencer comme un conte paraphrasant Perrault dans lequel une belle endormie s'éveille aux charmes de la vie... Princesse impériale de l'entourage d'Eugénie, elle s'élanche dans le XXI^e siècle le visage plaisamment charbonné d'une barbe et d'une moustache et ferait assez penser aux affiches des marques de luxe où des jeunes filles mal peignées s'affaissent dans des décors Trianon. Là s'achève la métaphore au risque de recourir à une féerie de plâtras et de couches. Car enfin, le musée de Picardie revit et c'est bien tout l'essentiel ! Même sous la forme d'une créature à la Mary Shelley... Car peut-être est-ce justement là l'adaptation des musées de province à la culture de masse en nos temps d'incertitude quant à leur vocation universaliste bornée à l'art occidental ?

Une sentence

Car, confessons-le d'emblée, un certain nombre de choix laisse encore perplexe. À commencer par un jardin en ville, ultra-rationalisé, ménageant de très graphiques puits de terre cylindriques disséminés concentriquement dans une dalle de pierre blonde, plantés d'espèces qu'on espère extrême-

ment robustes pour ce four minéral. Sans doute le spectacle d'un jardin suspendu imaginé en écosystème laissera plus de chances à la nature... Et puis cette extension d'une architecture qui revendique le classicisme mais n'aboutit qu'à la neutralité des codes du moment interroge sur la praticité de ces parois de verre et de toits-terrasses en climat ordinairement tempéré comme de ces ornements de scansion qui viennent sans doute rabattre le soleil et coupent la hauteur de baies vitrées éclairant un solarium qui, plongé dans l'obscurité par un rideau de velours vieil or, se convertit instantanément en auditorium. Voilà pourtant une extension de musée pour des bureaux de conservation, un auditorium, un vestiaire, des sanitaires, des ateliers pédagogiques plus le remembrement du parcours, et le déménagement des caisses enregistreuses dans un pavillon d'usage jusqu'alors purement technique.

Tout débute ainsi dans le mystère des caves dont les voûtes en brique ont été dégagées en rappel un brin fétichiste de l'identité picarde. Une jolie évocation de Samarobriva – l'Amiens de la Gaule belgique avec ses thermes, son habitat, son *Priape* encapuchonné – succède aux trésors des



plus hautes époques, depuis la touchante *Vénus de Renancourt*, découverte en 2019 dans le site gravettien (-30 000 / -22 000) des quartiers de la ville, jusqu'à une *Tête de Kouras* d'une pureté de ligne juste. Les salles du rez-de-chaussée, consacrées à la sculpture, abritent d'intéressants vestiges de la Picardie romane, une *Statuette de cavalier* du XII^e siècle, précieuse par sa simplicité d'objet populaire, puis de solides hauts-reliefs démontés dans la cathédrale



Vue de la cour d'honneur du musée de Picardie, nouvelles plantations, bassins et griffons.

Notre-Dame. Des émaux limousins d'un premier âge d'or (XIII^e siècle), des albâtres anglais d'un atelier un peu maniéré à la finesse relative, introduisent un rigoureux échantillonnage de la sculpture locale, entre gothique et Renaissance, groupé autour d'une *Marie-Madeleine en prière*, vestige du jubé enclosant autrefois le chœur de la cathédrale. Les écoles classiques et rocailles, peu nombreuses, ouvrent sur une grande salle de sculptures du XIX^e siècle, en

majorité des envois de l'État qui laisseraient assez la sensation de pénétrer un Salon de l'extrême fin du siècle : pièces à exotisme mythologique ou oriental, portraits si peu flattés qu'ils incriminent le réalisme, allégories plus ou moins symbolistes, un Rodin, pas le plus capital, buste assez classique sur scabellon historié ; rien de très ébouriffant en matière de sculpture mais le regroupement intéressant de l'éclectisme d'une époque.

Un accrochage des temps

Assez malheureux pour ne pas savoir mettre ses atouts en valeur, celui-ci déroute par cette apparence de globalité sans saillance ; mais sans doute sommes-nous trop habitués à ce travail didactique des musées qui, comme pour la *Joconde*, traitent leurs chefs-d'œuvre en V.I.P. ! Alors peut-être cette conception de l'accrochage, redoutable impression de pêle-mêle, accordet-elle aussi plus de liberté à chacun de se

choisir son propre chef-d'œuvre dans une collection dont l'exhaustivité encyclopédique qui veut qu'on puisse aborder toutes les écoles reste lacunaire mais qui, cependant, n'en manque pas.

En premier lieu du XVIII^e, le fonds permettant une immersion savoureuse dans toutes les beautés du siècle avec en pièces maîtresses les toiles du décor versaillais de la *Petite Galerie* dite des *Chasses en pays étrangers*, cycle cynégétique complet de neuf scènes exotiques livrées de 1735 à 1739 pour les petits appartements de Louis XV et démontées du vivant du roi lors de sa foudrarde pour la comtesse du Barry. Du garde-meuble, quatre d'entre elles devaient gagner l'hôtel de Ville d'Amiens lors des préparatifs de la signature de la paix éponyme (1802) avant que les autres ne suivent. Summum du goût rocaille, on y retrouve toutes les belles signatures du début du règne ; la génération montante (Boucher, Carle van Loo) et les tenants de la *fête galante* : de Troy, Pater, Lancret, Parrocel ; une peinture de gamme claire,

à la férocité aimable mais de premier ordre, qu'on peut cependant regretter de voir accrochée sur d'improbables panneaux blancs qui rappellent sans doute les lambris d'origine mais choquent l'œil pour être bien mesquins. La collection permet encore d'aborder pleinement tous les aspects du siècle, depuis l'apogée du portrait officiel – *Louis XV en costume de sacre* par Rigaud (1730) –, les derniers feux des coloristes alors quasi démodés, avec le très beau *Prophète Isaïe* de Restout, les mignardises du rocaille un peu sec de Lajoüe, trois esquisses de Sully-Grandon flamboyantes, puis tout à la fois les scènes de l'intime – *La Leçon de lecture*, Louis Aubert (1740) –, quatre Chardin de sa plus exquise palette, d'autres Boucher, Huët, Greuze, Guardi, Tiepolo et la perpétuelle tentation de relèvement du Grand Genre, Carle van Loo et Louis Michel van Loo, son neveu, *Auguste fait fermer les portes du temple de Janus à Rome* (1765), Joseph-Marie Vien, *Marc Aurèle*, plus tard Regnault, *La Mort de Priam*, Lagrenée, Suvée (*Tancredè*

blessé), et toute cette peinture héroïque du temps de Louis XVI qui double les rigueurs davidiennes, avec notamment un *Chevalier grec combattant un lion* par Carle Vernet (1789). Et, outre une très belle *Tête de jeune fille* d'un caractère rembranesque par Alexis Grimou (vers 1720), d'autres portraits se détachent comme cette *Femme en divinité marine* donnée à Marianne Loir, fin accord de blancs et jaunes crème, de rose poudré, d'autres effigies d'enfants par Trinquart, Tocqué et tout un florilège de Fragonard et d'Hubert Robert qu'on regrettera être épars dans deux salles sans qu'il soit facile de comparer l'évolution des deux maîtres. Deux François-André Vincent, aussi, mériteraient une confrontation plus directe qui permettrait de mieux saisir les constantes et les évolutions de ce protégé de la fin du siècle.

Classicismes...

Si la collection reste assez pauvre en écoles de la Renaissance, une *Sainte Conversation* d'Alvise Vivarini, suiveur à saveur maniériste des Bellini, et une *Sainte famille* de Joachim Wtewael aux reflets métalliques exprimant avec bizarrerie la lumière particulière que décrit la Bible rachètent amplement cette lacune. Le XVII^e pourrait aussi sembler presque mince sans quelques raretés, un *Portrait du pasteur Herman Langelius* par Franz Hals, vigoureuse escarmouche de griffures grises, un *Portrait d'inconnu* du Greco, en noir, blanc et chair, mais aussi deux Simon Vouet très séduisants par la rondeur et la simplification du modelé, un *Moïse* de Philippe de Champaigne en violets et gris colorés, une *Allégorie de la Vanité et de la Pénitence* par Cagnacci, d'un caravagisme adouci par un érotisme trouble. Une nature morte typique de Largillière, grasse et généreusement brossée, quelques paysages antiquisants de Patel mènent déjà aux suavités suivantes. Ah ! Merveilleux XVIII^e dont j'ai oublié une pochade de Deshayes, somp-

Statuette de cavalier.
Seconde moitié du XII^e siècle, nord de la France (?), os de cétacé sculpté et gravé, 16,5 x 16,8 x 3,8 cm.
Musée de Picardie, Amiens.

Maître d'Amiens.
Puy de 1518, Au juste pois véritable balance.
1519, huile sur bois transposée sur bois, cadre en chêne sculpté, traces de polychromie, panneau : 173 x 97 cm ; cadre : 224 x 135 x 35 cm.
Musée de Picardie, Amiens.







tueuse, *Délivrance de saint Pierre*, ténébreuse et hachurée, ou des *Bachelier*, *Chasses* et *Jeux d'enfants*, qui mériteraient bien de quitter le salon central pour se confronter à leurs contemporains. De là, Napoléon, le faste dans la dictature, même dans sa redite allégée... Car le musée de Picardie est avant tout musée Napoléon, ouvert en 1864, pionnier comme bâtiment spécifiquement conçu en France pour la présentation de collections de Beaux-Arts, innovant en matière d'accrochage par l'invention d'un système de tringles, d'un modernisme à la pointe et, surtout, nanti d'une déco-

ration unique de Puvis de Chavannes, venant orner une cage d'escalier et une galerie, non comprises dans le chantier de rénovation, pas plus que des baies qui, à défaut d'être doublées selon les normes énergétiques, auraient au moins pu être jointoyées de neuf pour ne pas laisser s'engouffrer l'air... Appel est lancé pour la rénovation de cet autre chef-d'œuvre au péril annoncé! Et la bonne idée, ici encore, n'aura été qu'effleurée. N'était-ce pas l'occasion idéale de faire revivre un goût, celui de ce Second Empire qui forme l'autre partie du fonds, mêler peinture et sculpture, dégager l'ensemble des décors retrouvés lors des sondages et montrer une collection logique et cohérente. La rotonde de Sol LeWitt, intégrée à cela, pouvait alors servir de sas pour isoler l'art

moderne, pour le moins présenté sans grand souci de rupture dans une salle et demie où tout semble circonstanciel.

Romantismes académiques

Ce goût Napoléon III paraît dans quelques chefs-d'œuvre de ces écoles aujourd'hui peu goûtées, à commencer par une *Lady Macbeth* de Louis Müller, toile à sensation du Salon de 1849 achetée sur la liste civile de l'Empereur, totalement théâtrale et parfait exemple de cette fascination pour la folie qui, de Géricault à Charcot, traverse le siècle. D'autres compositions majeures suivent : *La Marche d'Attila* par Schnetz, 1845, *Les Naufragés* d'Eugène le Poittevin (1839), le *Portrait de l'architecte Berrckmüller* de Winterhalter, 1830, un Devéria tout tremblant d'une sensi-

Vue de l'escalier d'honneur et toiles de Puvis de Chavannes, musée de Picardie.



bilité rose et verte. Vient ensuite, par la grâce du legs Maignan, gloire locale et parisienne, tout un jardin de naturalistes plus ou moins symbolistes, totalement inféodés au goût rocaille du geste lesté et de la palette pastel, groupés autour d'une école régionale largement inspirée par les joies des dunes du Crotoy ou de Mers, dans lequel surnage un Alfred Roll, portrait du genre sérieux de *Pierre Emmanuel Damoye* (1886) dans une savante harmonie grise. Plus un Fautrier à peine figuratif, un Bernard qui à trop l'être devient dérangeant, un Picabia en surimpression, un Manessier tendre, un Asger Jorn noir et crème, un Morellet, quelques Takis venus clore ce tourbillon qui laisse quelque trace d'une griserie, vertige de bien belles choses.



Louis-Roland Trinquesse. *Portrait d'un jeune garçon*. 1777, huile sur toile, 53 x 43 cm. Musée de Picardie, Amiens.

Jean-Honoré Fragonard. *Tête de vieillard*. Vers 1766, huile sur toile, 54 x 45 cm. Musée de Picardie, Amiens.